



MAURICE ROLLINAT

---

# PAYSAGES

ET

# PAYSANS

— POÉSIES —

---

542404  
31.5.52

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

---

1899

Tous droits réservés.

# **Paysages et paysans**

**Maurice Rollinat**



**Fasquelle, Paris, 1899**

**Exporté de Wikisource le 04/22/20**

Réponse d'un sage  
Les Genêts  
À quoi pense la nuit ?  
La Petite Sœur  
La Charrette à bœufs  
Le Mirage  
Le Soleil  
Le Père Éloi  
L'Île verte  
Trois ivrognes  
Le Vieux Pâtre  
Les Grands Linges  
Le Saule  
L'Interprète  
Paysage gris  
Les Glissoires  
Journée de printemps  
La Forêt magique  
Tristesse des bœufs  
Le Val des ronces  
Le Vieux Chaland  
Les Meules de foin  
Frère et sœur  
Le Grand Cercueil

Le Site glacé  
Le Vieux Haineux  
Un Déjeuner champêtre  
L'Abandonnée  
Le Bon Fou  
Les Trois Toc Toc  
Les Pierres  
Croissez et multipliez  
Économie de pauvre  
Gendre et Belle-mère  
Petit-Loup  
L'Enjôleur  
Le Vieux Pont  
En Justice de paix  
Après la messe  
Le Miracle  
Les Deux Bouleaux  
Le Cri du cœur  
Domestique de peintre  
Les Clochettes  
La Bonne Chienne  
Sur une croix  
Le Sourd  
Le Roi des buveurs  
Le Maquignon  
Le Distrain  
Coucher de soleil

Vapeurs de mares  
Ascension  
À l'Aube  
Pendant la pluie  
Le Soleil sur les pierres  
La Cendre  
Le Solitaire  
La Plaine  
La Réprouvée  
Tempête obscure  
Magie de la nature  
Le Lutin  
La Roue de moulin  
Le Père Pierre  
Extase du soir  
Les Infinis  
Nostalgie de Soleil  
La Fille amoureuse  
La Vieille Échelle  
Bon Frère et Bon Fils  
La Voix du vent  
Les Trois Noyers  
La Tache blanche  
En battant le beurre  
Une résurrection  
La Remariée  
Solitude

La Femme stérile  
Deux bons vieux coqs  
Un Jour d'hiver  
La Jument Zizi  
Le Veuf  
Le Mutilé  
L'Étang du mauvais pas  
À l'Assemblée  
Le Rebouteux  
La Corne  
Les Petits Cailloux  
Les Asperges  
La Meunière  
La Forme noire  
La Grande Cascade  
Le Jeteur d'épervier  
Le Lac et le Saule  
Le Vieux Priseur  
L'Ormeau  
La Ressusciteuse  
L'Aveugle  
La Belle Dame  
Le Forgeron  
Repas de corbeaux  
Le Centenaire  
Évocations  
Les Petits Maraudeurs

La Débâcle  
Le Pêcheur d'écrevisses  
La Morte  
L'Officiant  
Le Scieur de long  
Le Vagabond  
Le Grand-Père  
La Mauvaise Rencontre  
Les Deux Mendiants  
Soir de pluie  
La Mère  
Le Boucher  
La Châtaigneraie  
L'Ancien Soldat  
Les Tourtes  
L'Enfant embourbé  
La Ronce et le Serpent  
Le Vieux Fumeur  
Les Trois Bègues  
Le Fossoyeur  
La Baigneuse  
Le Braconnier  
La Mendiante  
La Veuve  
Le Bon Curé  
Forêt brûlée  
Le Dictame

La Rieuse  
Le Vieux Pêcheur  
Vers l'encavement  
Les Amants charbonniers  
Fin d'hiver  
Le Donjon  
L'Église abandonnée  
Le Soufflet  
L'Indigné  
L'Heure bienfaisante  
Les Apaiseurs  
La Mort au printemps  
Pitié des pâquerettes  
La Prière du silence  
L'Éternité  
L'Instinct  
La Vraie Joie  
Le Philosophe  
Les Clairvoyants



# RÉPONSE D'UN SAGE

Un jour qu'avec sollicitude  
Des habitants d'une cité  
L'avaient longuement exhorté  
À sortir de sa solitude :

« Qu'irais-je donc faire à la ville ?  
Dit le songeur au teint vermeil,  
Regardant mourir le soleil,  
D'un air onctueux et tranquille.

Ici, de l'hiver à l'automne,  
Dans la paix des yeux, du cerveau,  
J'éprouve toujours de nouveau  
La surprise du monotone.

Mes pensers qu'inspirent, composent,

Les doux bruits, les molles couleurs,  
Sont des papillons sur des fleurs,  
Voltigeant plus qu'ils ne se posent.

Fuir pour les modes, les usages  
D'un enfer artificiel  
Le grand paradis naturel ?  
Non ! je reste à mes paysages.

Chez eux, pour moi, je le proclame !  
Le temps se dévide enchanté.  
J'ai l'extase de la santé,  
Le radieux essor de l'âme.

Mon cœur après rien ne soupire.  
Je tire mon ravissement  
De l'espace et du firmament.  
C'est tout l'infini que j'aspire !

Vos noirs fourmillements humains  
Courant d'incertains lendemains ?...  
J'aime mieux ces nuages roses !

Et je finirai dans ce coin  
Mon court passage de témoin  
Devant l'éternité des choses. »

# LES GENÊTS

Ce frais matin tout à fait sobre  
De vent froid, de nuage errant,  
Est le sourire le plus franc  
De ce mélancolique octobre.

Lumineusement, l'herbe fume  
Vers la cime des châtaigniers  
Qui se pâment — désenfrognés  
Par le soleil qui les rallume.

Les collines de la bruyère,  
Claires, se montrent de plus près  
Leurs dégringolantes forêts  
Semblant descendre à la rivière.

Celle-ci bombe, se balance  
Et huileusement fait son bruit  
Qui s'en va, revient, se renfuit,

Comme un bercement du silence.

Le vert-noir de l'eau se confronte  
Avec le bleu lacté du ciel  
À travers la douceur de miel  
D'un air pur où le parfum monte :

Un arôme sensible à peine,  
Celui de la plante qui meurt  
Exhalant sa vie et son cœur  
En soufflant sa dernière haleine.

Or, dans ces fonds où l'on commence  
À voir, des buissons aux rochers,  
Des fils de la Vierge accrochés,  
Rêve un clos de genêts immense.

Ils épandent là, — si touffue,  
En si compacte quantité !  
— Leur couleur évoquant l'été,  
Qu'ils cachent le sol à la vue.

Ils ont tout couvert — fougères,  
Ronce, ajonc, l'herbe, le chiendent.  
Sans un vide, ils vont s'étendant  
Des quatre côtés jusqu'aux haies.

A-t-il fallu qu'elle soit grande  
La solitude de ce val,

Pour que ce petit végétal  
Ait englouti toute une brande !

Promenoir gênant, mais bon gîte,  
Abri sûr, labyrinthe épais  
Du vieux reptile aimant la paix  
Et du lièvre qu'une ombre agite !

Leur masse est encore imprégnée  
Des pleurs de l'aube : ces balais  
Montrent des petits carrelets  
En fine toile d'araignée.

Parmi ces teintes déjà rousses  
Du grand feuillage décrépît  
Ils sont d'un beau vert, en dépit  
Du noir desséché de leurs gousses.

Leur verdolement est le contraire  
De celui du triste cyprès :  
Il n'évoque pour les regrets  
Aucune image funéraire ;

Et pourtant, que jaune-immortelle  
Leur floraison éclate ! Alors,  
Tout bas, ils parleront des morts  
Aux yeux du souvenir fidèle.

Ayant picoté les aumônes

Du bon hasard, dans les guérets,  
Les pinsons, les chardonnerets  
S'y mêlent rougeâtres et jaunes ;

Et souvent, aux plus hautes pointes,  
Dans un nimbe de papillons,  
On voit ces menus oisillons  
Perchés roides, les pattes jointes.

Mais le soleil qui se rapproche  
Perd sa tiédeur et son éclat.  
Déjà, tel arbre apparaîtrait plat  
Sur le recul de telle roche ;

Toute leur surface embrumée  
De marécageuse vapeur,  
Les genêts dorment la stupeur  
De leur extase inanimée.

Monstrueux de hauteur, de nombre,  
Dans ce paysage de roc,  
Ils sont là figés, tout d'un bloc,  
D'air plus monotone et plus sombre.

En leur vague entour léthargique  
Ils prennent, sous l'azur dormant,  
Un mystère d'enchantement,  
Une solennité magique.

Voici qu'avec le jour plus pâle  
À droite, à gauche, on ne sait où,  
Sur les bords, au milieu, partout,  
On entend le chant bref du râle :

Et c'est d'une horreur infinie  
Ce cri qui souterrainement  
Contrefait le respirement  
D'un être humain à l'agonie !

Puis le ciel baisse à l'improviste,  
Devient noir, presque ténébreux.  
Les genêts s'éteignent. — Sur eux  
La pluie avorte froide et triste.

Et le vent gémissant lugubre,  
Au soir mauvais d'un jour si beau,  
Emporte dans l'air et sur l'eau  
Leur odeur amère et salubre.

# À QUOI PENSE LA NUIT ?

À quoi pense la Nuit, quand l'âme des marais  
Monte dans les airs blancs sur tant de voix étranges,  
Et qu'avec des sanglots qui font pleurer les anges  
Le rossignol module au milieu des forêts ?...

À quoi pense la Nuit, lorsque le ver luisant  
Allume dans les creux des frissons d'émeraude,  
Quand murmure et parfum, comme un zéphyr qui  
rôle,  
Traversent l'ombre vague où la tiédeur descend ?...

Elle songe en mouillant la terre de ses larmes  
Qu'elle est plus belle, ayant le mystère des charmes,  
Que le jour regorgeant de lumière et de bruit.

Et — ses grands yeux ouverts aux étoiles — la Nuit  
Enivre de secret ses extases moroses,  
Aspire avec longueur le magique des choses.



# LA PETITE SŒUR

En gardant ses douze cochons  
Ainsi que leur mère qui grogne,  
Et du groin laboure, cogne,  
Derrière ses fils folichons,

La sœurette, bonne d'enfant,  
Porte à deux bras son petit frère  
Qu'elle s'ingénie à distraire,  
Tendre, avec un soin émouvant.

C'est l'automne : le ciel reluit.  
Au long des marais de la brande  
Elle va, pas beaucoup plus grande,  
Ni guère plus grosse que lui.

Ne s'arrêtant pas de baiser  
La petite tête chenue,  
Sa bouche grimace, menue,

Rit à l'enfant pour l'amuser.

Elle lui montre le bouleau ;  
Et lui dit : « Tiens ! la belle glace ! »  
Et le tenant bien, le déplace  
Pour le pencher un peu sur l'eau.

Et puis, par elle sont épiés  
Tous les désirs de ses menottes ;  
Elle chatouille ses quenottes,  
Elle palpe ses petits pieds.

Sa chevelure jaune blé  
Gazant son œil bleu qui l'étoile,  
Contre le soleil fait un voile,  
Au baby frais et potelé.

Ils sont là, parmi les roseaux,  
Dans la Nature verte et rousse,  
Au même titre que la mousse,  
Les insectes et les oiseaux :

Aussi poétiques à l'œil,  
Vénérables à la pensée !  
Double âme autant qu'eux dispensée  
De l'ennui, du mal et du deuil !

Par instants, un petit cochon,  
Sous son poil dur et blanc qui brille

Tout rosâtre, la queue en vrille,  
Vient vers eux d'un air drôlichon.

Il s'en approche, curieux,  
Les lorgne comme deux merveilles,  
Et repart, ses longues oreilles  
Tapotant sur ses petits yeux.

Et puis, c'est un lézard glissant,  
Ou leur chienne désaccroupie,  
Éternuant, tout ébaubie,  
Pendant son grattage plaisant.

Alors la sœur dit au petiot  
Dont l'œil suivait un vol de mouche :  
« Regarde-la donc qui se mouche  
« Et qui s'épuce — la Margot ! »

Au souffle du vent caresseur  
Chacun fait son bruit monotone ;  
Ce qu'elle dit — ce qu'il chantonne :  
Même vague et même douceur !

Entre des vols de papillons  
Leur murmure plein d'indolence  
S'harmonise dans le silence  
Avec la chanson des grillons.

Mais le marmot que le besoin

Gouverne encore à son caprice  
Crie et réclame sa nourrice  
En agitant son petit poing.

Ses pleurs sont à peine séchés  
Qu'il en reperle sur sa joue...  
La sœurlette lutine et joue  
Avec ces chagrins si légers.

À mesure qu'il geint plus fort,  
Que davantage il se désole,  
Sa patience le console  
Avec plus de sourire encor.

Le tourment de l'enfant navré  
A grossi les larmes qu'il verse...  
Elle le berce — elle le berce,  
Le pauvre tout petit sevré !

Elle l'appelle « son Jésus ! »  
Le berce encore et lui reparle,  
Tant qu'elle endort le petit Charle,  
Mais l'âge reprend le dessus.

Elle est fatiguée, elle a faim,  
Elle va comme une machine,  
Renversant un peu son échine  
Sous ce poids trop lourd à la fin.

L'enfant recommence à crier :  
Sa sœur met sa force dernière  
À le porter — taille en arrière  
Que toujours plus on voit plier.

C'est temps qu'il ne dise plus rien !  
Sur sa capote elle le pose,  
Et pendant qu'il sommeille, rose,  
Elle mange auprès, va, revient,

D'un pied mutin, vif et danseur.  
Et quand le petiot se réveille,  
Il retrouve toujours pareille  
La Maternité de sa sœur.

# LA CHARRETTE À BŒUFS

Ces rout' à tas d'cailloux où des beaux ch'vaux  
d'calèches

S'rencontr' avec des ân', des perch'rons, des mulets,  
Où pass' carriol', patach', tap'-culs, cabriolets  
Att'lés d'bidets pansus quand c'est pas d'ross' ben  
sèches,

Pour moi, c'est des ch'mins d'vill', censément  
comm' des rues

Qui s'allong'raient sans fin et n'auraient pas d'pavés,  
Et tout c'qui roul' dessus, crasseux comm' bien lavé,  
De bruit, d'forme et d'couleur, m'blesse l'oreille et la  
vue.

Sur ces rubans d'terrain des berg', des p'tit'  
montagnes,

M'né par des maquignons, des laquais, des  
monsieurs,

Tout ça s'démèn', court, trott', craq' du r'sort et  
d'l'essieu,  
Mais tout ça : rout', voitur', ch'vaux, gens, c'est pas  
campagne !

Dans l'sérieux d'nos vallons comparez donc  
l'passage  
D'ceux ch'vaux vêtus d'harnais qu'un ch'ti fouet  
cingl' d'affronts  
Avec nos bœufs tout nus qui n'ont que l'joug au  
front ?  
Eux et moi que j'les mène on s'mêle au paysage !

Parlez-moi d'ma charrette entr' ses buissons  
d'verdure ;  
Montée — i'semblerait — sur deux meul' de moulin,  
Couleur de terre et d'arbre, et dont l'gros moyeu  
s'plaint  
Si douc'ment q'ça m'en berc', comme un chant d'la  
nature !

Viv' la voiture à bœufs qu'une aiguillad' conduit,  
Dont l'herb', l'ornièr', la boue étouff', envas' le  
bruit,  
Qui prend l'roulis câlin d'ses deux lent' bêt' camuses,

Et s'en va comm' l'eau calme et les bons nuag' s'en  
vont !  
C'est l'vrai char de nos plain', d'nos marais, et d'nos

fonds,  
Tout comm' leur seul' musique est cell' des  
cornemuses.



# LE MIRAGE

Le ciel ayant figé ses grands nuages roses,  
Émeraudés, lilas, cuivreux et violets,  
L'étang clair, miroitant dans la douceur des choses,  
Renvoya leur image avec tous ses reflets.

Dans l'onde, sous le souffle errant des vents follets,  
Gardant leur infini, leurs airs d'apothéoses,  
Leur éclat, leur magique et leur lointain complets,  
Ils dormaient, invoilés, la langueur de leurs poses.

La voûte et lui fondus, ne faisant qu'un ensemble,  
L'étang, du même bleu lisse et profond qui tremble,  
Autant qu'elle, vivait ses décors glorieux :

Tel était le pouvoir du plus beau des mirages  
Que j'admirais le ciel, sans relever les yeux,  
Prenant l'eau pour l'azur avec tous ses nuages.

# LE SOLEIL

Le Soleil est le tout-puissant  
Qui féconde, en éblouissant,  
Plaines, coteaux, monts et vallées :  
Les immensités étalées  
Sous leur plafond d'azur luisant.

Il éclate retentissant  
Jusqu'aux ravines désolées,  
Fait les terres bariolées,  
Rend irisé, phosphorescent,  
Le dos houleux des mers gonflées.

Il trouve tout obéissant :  
Bois enfouis, roches voilées,  
Les eaux courantes ou gelées,  
Et l'ombre elle-même le sent.

Au zénith d'où vont jaillissant

Ses lumières immaculées,  
Fixe il trône ! et, quand il descend  
Dans l'air frais, par lui rougissant,  
Il jette aux profondeurs troublées  
Ses deux grandes pourpres mêlées :  
Celle du feu, celle du sang.  
Le Soleil est le tout-puissant !

# LE PÈRE ÉLOI

Une nuit, dans un vieux cimetière pas riche,  
Ivre, le père Éloi, sacristain-fossoyeur,  
Parlait ainsi, d'un ton bonhomique et gouailleur,  
Gesticulant penché sur une tombe en friche :

« Après que j'suis sorti d'l'auberge  
En sonnant l'Angelus, à c'soir,  
J'm'ai dit comme' ça : Faut q'jaill' la voir  
Au lieu d'y fair' brûler un cierge !

J'te dérang' ! Sous l'herbe et la ronce  
T'es là ben tranquille à r'poser ;  
Bah ! tout seul, un brin, j'vas t'causer :  
T'as pu d'langu', j'attends pas d'réponse.

T'causer ? T'as des oreill' de cend'e...  
Et t'étais sourde avant l'trépas.  
Mais, quéq' ça fait q'tu m'entend' pas...

Si mon idée est q'tu m'entendes.

J'pense à toi souvent, va, pauv' grosse,  
Beaucoup le jour, surtout la nuit,  
Dans la noc' comme dans l'ennui,  
Que j'boiv' chopine ou creuse un' fosse.

J'me saoul' pas pu depuis q't'es morte  
Que quand t'étais du monde. Enfin,  
C'est pas tout ça ! moi, j'aim' le vin,  
J'peux l'entonner puisque j'le porte.

Fidèl' ? là-d'sus faut laisser faire  
Le naturel ! on n'est pas d'bois...  
C'que c'est ! j'y pens' pas quant e' j'bois,  
Quant' j'ai bu, c'est une aut' affaire !...

Si j'en trouve un' qu'est pas trop vieille,  
Ma foi ! j'vas pas chercher d'témoins !  
Pourtant, l'âg' yétant, j'pratiqu' moins  
La créatur' que la bouteille.

Bah ! je l'sais, t'es pas pu jalouse  
Que cell' qu'a pris ta succession.  
Es' pas q'j'ai ton absolution ?  
Dis ? ma premièr' défunte épouse ?

Des services ? t'as ma promesse  
Que j'ten f'rai dir' par mon bourgeois.

Quoiq'ça, c'est inutile : chaqu' fois,  
J'te r'command' en servant sa messe.

J'voudrais t'donner queq'chos' qui t'aille :  
Qui qui t'plairait ? qu'est-c'que tu veux ?  
Un' coiff' ? mais, tu n'as pu d'cheveux.  
Un corset ? mais, tu n'as pu d'taille.

Un' rob' ? t'es qu'un bout de squelette.  
Des mitain' ? T'as des mains d'poussier.  
Des sabots garnis ? t'as pu d'pieds.  
Faut pas songer à la toilette !

T'donner à manger ? bon ! ça rentre...  
Mais, pour tomber où ? dans quel sac ?  
Puisque tu n'as pu d'estomac,  
Pu d'gosier, pu d'boyaux, pu d'ventre !

D'l'argent ? mais, dans ton coin d'cimetière  
Qué q't'ach't'rais donc ? Seigneur de Dieu !  
Allons ! tiens ! pour te dire adieu  
J'vas t'fair' cadeau d'un' bonn' prière.

Si ça t'fait pas d'bien, comm' dit l'autre,  
Au moins, ben sûr, ça t'fra pas d'mal.  
Mais, tu m'coût' pas cher... c'est égal !  
Tu la mérit' long' la pat'nôtre ! »

Or, en fait d'oraison longue, le vieux narquois

Partit tout simplement, sur un signe de croix,  
Grognant : « C'est tard ! tant pis, j'ai trop soif, l'diab'  
m'emporte !  
J'vas boire à la santé de l'âme de la morte. »

# L'ÎLE VERTE

Des ruisseaux un déluge a fait de lourds torrents  
Qui roulent, pêle-mêle, écumeux, dévorant  
L'étendue, au travers des landes, des pacages,  
Et changeant en lacs fous les stagnants marécages.

Mais l'eau dort plate autour d'un grand tertre escarpé,  
Tout hérissé de bois. Lent, le soir est tombé.  
Dans l'air mort, où s'ébauche un soupçon de  
tonnerre,  
Rôde, vitreux, magique, un jour de luminaire.

Et, lorsqu'au plus épais d'une torpeur d'extase  
Un crapaud, goutte à goutte, épand son fin solo,  
C'est du rêve de voir à cette unique phrase

Surgir une île verte en des profondeurs brunes,  
Entre le blanc du ciel et le jaune de l'eau,  
Sous le diamanté rose et bleu de la lune !



# TROIS IVROGNES

Au cabaret, un jour de grand marché forain,  
Un bel ivrogne, pâle, aux longs cheveux d'artiste,  
Dans le délire ardent de son esprit chagrin,  
Ainsi parla, debout, d'une voix âpre et triste :

« R'bouteux, louv'tier, batteur d'étangs et de rivière,  
Menuisier,  
Avec tous ces états j'réussis qu'une affaire :  
M'ennuyer !

Arrangez ça ! d'un' part, j'vois q'doutance et  
tromp'rie ;  
D'l'aut' côté,  
J'trouv' le mensong' trop l'mêm', l'existenc' trop  
pourrie  
D'vérité.

Oui ! j'cherche tant l'dessous de c'que j'touche, de

c'que j'rêve  
Inqu'et d'tout,  
Que j'suis noir, idéal, mélancolique sans trêve,  
Et partout.

Donc, quand ça m'prend trop fort, j'sors du bois,  
j'quitt' la berge,  
L'établi,  
Et, c'est plus fort que moi, ya pas ! j'rentre à  
l'auberge  
Boir' l'oubli.

C'est des fameux' sorcièr', allez ! les liqueurs fortes  
Cont' les r'mords,  
Cont' soi-mêm', cont' les autr', cont' la poursuit' des  
mortes  
Et des morts !

Je m'change, à forc' de t'ter le lait rouge des treilles,  
L'horizon !  
Vive la vign' pour brûler dans l'sang chaud des  
bouteilles  
La raison !

Étant saoul, j'os' me fier à la femm', c't'infidèle  
Qui nous ment,  
R'garder la tombe avec mes yeux d'personn'  
mortelle,  
Tranquill'ment.